

Raphaël Toriel

BURN-OUT

Monologue

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-1100-5

© Raphaël Toriel

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Les didascalies sont faites pour ne pas être respectées et c'est tant mieux. Celles qui pourraient s'être égarées ici expriment juste l'imaginaire de l'auteur.

Une femme est seule en scène, elle est assise sur le sol avec, à portée de main, une bouteille de whisky, un verre et un seau à glace, des flacons de médicaments et des cachets de couleur. Un peu plus loin, on aperçoit un téléphone filaire. Elle est légèrement éméchée et animée d'une gaieté inquiétante. Elle joue avec les pilules, les mélange sans regarder, en prend une toujours les yeux fermés et ne la regarde qu'au moment de l'avalier.

J'ai toujours détesté cet appartement, immédiatement, sans raison, une intuition viscérale et profonde, celle d'un lieu impropre au bonheur. Il y a des endroits comme ça, beaux, lumineux, apparemment gais et qui, pourtant, émettent des ondes négatives. Est-ce l'imprégnation d'une souffrance vécue par d'autres ? Est-ce juste l'intuition d'un lieu inapte à abriter notre bonheur, mais là, immédiatement, dès le seuil franchi, j'ai ressenti les émanations du malheur, les murs en étaient imprégnés. Alors, pourquoi t'ai-je laissé choisir pour nous ? Pourquoi ai-je fait semblant de le trouver à mon goût ? Sûrement parce qu'aucun

argument rationnel ne me permettait de plaider le rejet et que toi, tu l'aimais. Tu étais si fier d'avoir trouvé « notre nid d'amour ». Pouvais-je ne pas paraître comblée devant tant de sollicitude ? Comment refuser sans te vexer cet endroit que tu décrétais idéal avec tant d'exaltation, ponctuant tes « Superbe ! », « Merveilleux ! », « Génial ! », par des bises sonores et d'amoureuses prises de taille !

L'agente immobilière, une grande brune à la poitrine généreuse qui n'avait pas dû se priver d'essayer la literie des biens qu'on lui confiait avec quelques clients privilégiés, semblait presque un peu gênée. Elle nous imaginait sûrement faisant l'amour dans chacune des six pièces, car même la cuisine semblait t'inspirer des approbations intempestives. Comment, dans ces conditions, intervenir sans gâcher ta joie ? Comment oser, par un refus injustifié, voir s'assombrir tes beaux yeux verts par l'ombre de la déception ? Inimaginable ! Alors, j'ai souri, et me souvenant que j'étais comédienne, sourire aux lèvres, faussement enthousiaste, c'est moi qui ai jeté à notre guide le fatidique et tonitruant « Nous le prenons ! »

Faiblesse de femme amoureuse, faiblesse parmi d'autres faiblesses, premier sacrifice, prémices de

bien d'autres. Je t'ai si bien caché mes réticences que tu es toujours certain que j'y suis bien, au point que magnanime, dans ta grande générosité, en partant, en ultime offrande libératoire, tu me l'as laissé. Je hais cet appartement, je le hais !

Elle ferme les yeux et cherche, devant elle, à tâtons, quelques pilules qu'elle avale une à une en s'aidant d'une gorgée de whisky.

Attaque ! Courage, ma fille, il te faut en avaler vingt ! Et d'une ! Une gorgée de whisky !

Elle joint le geste à la parole.

Une deuxième à croquer celle-là ? Beurk, amère ! Une autre gorgée pour faire passer. J'ai tout mon temps et autant d'alcool qu'il est nécessaire.

Elle en croque une troisième.

Hum, celle-ci est délicieuse ! Une lentille en chocolat de chez (*nom du chocolatier le plus célèbre de la ville*) pour faire passer le goût horrible de ces médicaments, pour laisser le hasard choisir mon sort. Pourquoi les laboratoires pharmaceutiques donnent-ils toujours un si mauvais goût à tout ce qu'ils produisent ? Bien sûr, tu as la réponse toi ! Alors, Monsieur Je sais tout, j'attends : pourquoi ? Pour empêcher les enfants de les croquer ! Bien sûr ! Tu as raison, vous avez

tous raison, je suis une idiote ! C'est bien ce que vous pensez tous, n'est-ce pas ? Eh bien, je vais vous rassurer, c'est vrai. Je suis une idiote, la reine des idiots, comme vous devez le dire entre vous et à vos amis. Ne dites pas non, je sais ce que vous pensez. Je suis l'idiote, ou pire, la folle, l'hystérique celle que vous avez tellement choyée, protégée, aimée. Demain, mes amis ou ceux qui disent l'être ? Demain, vous lirez les journaux et en parlerez. Ce sera à celui ou à celle qui m'aura le mieux connue et tous s'étonneront. Pourquoi a-t-elle fait ça, elle avait tout, le succès, la beauté, les hommes à ses pieds, un mari adorable ? Malgré ses sautes d'humeur, nous étions là pour elle... menteurs ! Pire, hypocrites ! Une bande d'hypocrites ! Aucun d'entre vous n'avouera qu'il avait déserté depuis longtemps.

Je suis seule ! Les amis, ça n'existe qu'en rêve. Un mythe, entretenu pour faire pendant à la fragilité de l'amour. Si la passion est tornade, l'amitié n'est souvent qu'habitude et pis-aller. Pour une femme, l'ami est impossible ou alors c'est un ancien amant physiquement rassasié, devenu indifférent, ce qui est toujours un peu triste, ou alors un homo entre deux aventures. L'amie, la confidente, celle qui vous connaît et vous

comprend, souvent vous vampirise, exigeante, presque amoureuse, elle vous en veut si vous rencontrez un homme, vous l'enviant parfois jusqu'à tenter de vous le prendre. Je me passe d'amis, mais aujourd'hui j'aurais aimé...

Il y a les autres, les sans-importance, les ceux qui passent sans donner, sans recevoir, les ceux qui croient savoir et ne savent rien, mais qui parlent, ceux-là vous plaindront. Pauvres amis... Pauvre mari tellement attentionné, et intelligent avec ça, si doux, si poli, si... « Il se sent si coupable, il est si triste, alors qu'il a tant fait... » – la tristesse d'un homme est séduisante. Les femmes aiment les noyés, adorent les grands fauves amochés, mes bonnes copines s'efforceront de le soigner. Un gâteau par-ci, un dîner par-là, une poitrine accueillante, vos cuisses qui s'écartent... Pour consoler un homme, il faut savoir se sacrifier et elles savent si bien se donner, les salopes !

Pauvre... Non, ils ne diront pas « pauvre amant »... L'amant n'est jamais plaint, il est secret par nature, on imagine bien qu'il est là quelque part, mais c'est l'amant, autant ne pas en parler, restons discrets. Et puis, ce n'est pas la même chose. Ou « Il l'aimait à en mourir et n'a pas pu lui survivre ». Que c'est romantique ! Pauvre chéri ! Je

ne t' imagine pas là comme moi. Ou je n'étais qu'un passe-temps et une larme discrète suffira et peut-être une rose jetée négligemment dans le trou béant qui recevra mes restes. Une rose rouge, bien sûr !

Rires, sanglots de rires en cascades. Elle avale une gorgée, tend la main vers les pilules, en attrape une poignée, en avale une accompagnée d'une rasade.

Je vois comme si j'y étais le plan serré sur la rose tombant au ralenti. Il manque le son, une musique mélancolique pour femme désespérée, du violoncelle, du Bach triste...

Elle se lève mettre un disque dans une chaîne invisible cachée dans le noir de la pièce. Monte du fond de la scène une suite de Bach lancinante à vous arracher le cœur.

Ils ne plaindront pas non plus mon psy, mais tous en parleront sous cape. Il aura échoué, bien sûr que c'est un échec et même si les pysy trouvent toujours une bonne raison de se dédouaner, je serai une lourde perte pour ce pauvre idiot que j'ai choisi parce qu'il était mignon, et qui n'a rien compris. Un suicide, ça fait tache ! Ses patients le quitteront, car dans ce domaine, ils se déplacent

facilement d'incapables en escrocs. C'est pour lui que ma perte sera la plus lourde.

Elle lève son verre une fois et avale une pilule.

Et toi, Maman, j'ai failli t'oublier, à ta santé ! Ils te plaindront, sois-en sûre ! Pauvre mère, qui s'est tant donnée pour m'élever...

Mais oui, bien sûr, Maman ! Je bois trop, je fume trop, je me drogue, je me détruis la santé avec tous ces médocs... Bien sûr que tu as raison, tu as toujours raison ! Tu sais quoi ? Eh bien, tu m'emmerdes, Maman, à force d'avoir raison. Si tu savais combien je t'en veux de tes incessantes remarques.

Tu n'as rien dit ? Tu n'es pas là ? C'est la même chose. Même quand tu ne dis rien, j'entends tes critiques ; même absente, tu arrives encore à m'envahir. À ta santé, Maman ! Je lève mon verre à ta santé ! Pourquoi, mon verre ? Mes verres, mes nombreux verres ! Je suis saoule ? Pas encore, pas encore assez pour que cesse le vacarme de ta voix dans mes oreilles. Tiens, une petite pilule pour te faire hurler ! Non, deux ! Tu me fais tellement chier !

Là, elle boit deux fois et avale deux pilules.

Oh pardon, je regrette pour le gros mot, chère maman ! Je ne dois pas parler comme ça, je suis

une méchante fille, mal élevée, je sais, mais c'est comme ça que je parle, parce que tu m'exaspères avec tes « On ne fait pas ! », « On ne dit pas ! », « Une fille de bonne famille doit se tenir comme ceci et pas comme cela ! » Je ne suis pas une fille de bonne famille, Maman ; d'ailleurs, de quelle famille parlons-nous ? De ce père que je n'ai jamais connu, que tu as mis en fuite avant même que je naisse ? De mes beaux-pères de passage, indifférents quand j'étais petite, libidineux quand mes seins ont poussé ? Ne fais pas celle qui ignore, ôte-moi ce masque de stupeur ! Tu savais, tu as toujours su, mais tu te taisais pour les garder un peu, au moins encore un peu !

Je suis une fille horrible, une folle, une hystérique ! Mais, oui, bien sûr, comme toi, Maman ! La seule différence entre nous, c'est que moi je le sais et que j'affronte la réalité, pour ne pas faire comme toi, pour ne pas tricher, pour ne pas me détester. Mais pour cela il me faut te parler clair, cru, grossier. Pour cela, j'ai décidé de ne plus te ménager.

Tu m'as élevée pour être une victime. Pas un mot plus haut que l'autre, acceptant sagement mon sort de femme, tendant la jugulaire au bourreau pour qu'il m'égorge, après avoir mis un tablier

pour ne pas me tacher. Tu m'as élevée pour te ressembler, habilleuse docile, te pliant aux caprices des comédiens, cousette souriante, servile à souhait. Te contentant de leurs rares compliments, caresses de ces chiens dont tu prenais les puces avec déférence. Offrant tes bras et ton ventre à leurs désirs d'artistes traqueurs...

« C'est parce que je t'aime ! » Mentreuse, tu ne m'aimes pas. Tu ne m'as jamais aimée. J'ai encombré ta vie ! Combien de soirées gâchées, combien d'hommes manqués à cause de ce bébé gênant que tu ne pouvais laisser seul et que tu n'avais pas les moyens de faire garder ? Combien d'hommes attrapés avec espoir, disparus à cause de mes vagissements ? Et le premier, mon père, ce salaud qui t'a laissée en plan, sans ressource, fille mère, dans la honte et le rejet de tous ces crétins bien-pensants qui t'entouraient. Comment pourrais-tu m'aimer, moi, l'image de ton échec, de ta déchéance ? Tu l'as sûrement aimé, tu étais trop jeune pour pondre par nécessité. En me regardant, est-ce lui que tu voyais ? Je ne sais pas, je n'ai jamais rien su de lui, pas même une photo, un portrait, j'ai dû deviner, tu ne m'en as jamais parlé. Il a fallu que je grandisse, que je me marie pour enfin oser le rechercher. Je ne voulais rien d'autre

que savoir, le connaître un peu ; bien sûr, j'espérais un sourire, des regrets, des bras grands ouverts, mais je me serais contentée de le voir et peut-être juste de pouvoir le frôler. Ma quête a tourné court ! Dès qu'il m'a su sur ces traces, il s'est envolé. Il y a des gens comme cela, qui érigent la fuite en système. Ils n'affrontent jamais.

Ils me plaindront, ceux qui diront avoir compté pour moi. Les plus malins, ceux qui se poussent du coude, les instruits à la petite semaine, les nourris d'émissions de vulgarisation psychologique, ils affirmeront doctement que la fuite était là, tapie dans mes gènes. Je les entends déjà ! Et je t'imagine, triste avec justesse, comme il est de bon ton de l'être, hochant la tête en signe d'approbation. Ils se tromperont encore une fois. Je ne fuis rien, je ne supporte plus de vivre sans toi, c'est tout. Ce que je fais là, c'est une sorte d'anesthésie de ma souffrance.

À ta santé, Maman ! Ah, celle-là est au chocolat ! Tu vois, je me donne une chance, vingt, pas une de plus. Que c'est doux de se laisser porter par le hasard. Ou un long sommeil et la nausée, ou la délivrance...

Elle remplit, lève son verre et avale une gorgée et une pilule.

Et recommence...

À ta santé, mon mari, mon cher mari qui me laisse seule dans ce grand appartement vide et qui me menace de divorce ! Qu'avons-nous fait ou ne pas fait pour en arriver là ? J'ai fouillé dans mes souvenirs, tout mis sens dessus dessous, sans trouver de réponse. Ce serait si simple si j'avais la solution, tout serait réparable, je pourrais quitter ce métier de fou, partager ma science des couples, donner des conférences. Ah, savoir, enfin savoir, comprendre le couple, l'harmonie entre deux êtres. Qui ne serait pas intéressé ? Toutes les femmes de la planète y assisteraient. Je serais riche, respectée et aimée ! Tu me reviendrais. Le whisky aide à rêver. À ta santé !

Elle avale une nouvelle gorgée.

Suis-je la responsable de ce gâchis ? Sûrement ! C'est moi, toujours moi, n'est-ce pas ? Ils te donneront tous raison, au tribunal des hommes malheureux, je ne peux que plaider coupable. Coupable d'avoir trop exigé, coupable d'avoir trop aimé, coupable, coupable, coupable. C'est pourtant toi qui es venu à moi. Tu m'as intéressée, séduite, avant même notre rencontre, à travers les lignes que j'avais lues de toi. « Enfin un qui nous

comprend », me suis-je dit en te lisant, jalouse tout de même de te partager avec tant d'autres lectrices ! J'ai aimé tes phrases, ta sensibilité, ta connaissance des méandres de nos âmes de femmes.

Une âme, en avons-nous vraiment une ? Un jour, au début, quand tu prenais encore la peine de m'expliquer, ne m'avais-tu pas raconté qu'elle nous avait été accordée par de savants prélats, lors d'un concile, il y a quelques siècles à Trente, quelque part en Italie ? Tu riais en me voyant tellement outrée à l'idée même que l'Église ait pu en débattre. Je t'entends encore entre deux hoquets : « À une seule voix de majorité, alors que les animaux s'en voyaient privés, eux, par une voix manquante ». C'était la belle époque ! Nous étions complices et tout à notre bonne humeur, nous élaborions les scénarii de la victoire des unes et de l'échec des autres. Et si le généreux mitré qui avait fait pencher la balance était le même, satisfait de sa nuit passée avec une hétaïre et mordu par un chien le matin du vote ? Tout cela paraissait si ridicule, si injuste et tellement suranné, qu'à un moment l'idée même de ses savants s'interrogeant sur mon âme m'avait fait passer du rire à de sombres pensées. Et si je n'en avais pas, si ces prêtres s'étaient

trompés ? Je sombrerais dans le néant. Ce gouffre qui s'ouvrait tout à coup et auquel je n'avais jamais songé auparavant me donnait le vertige. Rien de ce que je ferai sur cette Terre ne servirait donc à rien ? Nous serions séparés, moi dans des sortes de limbes, toi, rayonnant, au paradis ? La vie ne serait qu'un passage stérile ?

Aujourd'hui, je m'en fous, mais ce jour-là, l'idée de ma disparition totale m'attrista au point d'en pleurer. Je m'étais blottie contre ta poitrine, tes bras m'avaient enlacée, tendrement d'une main tu caressais mes cheveux et mes peurs s'étaient vite envolées. Comme j'aurais aimé être consolée ainsi enfant ! Tu m'aimais et tu avais une âme qu'aucune instance religieuse ne contestait et jamais tu ne permettais que nous soyons séparés. Une bouffée de confiance s'engouffrait dans mon cœur. « Dieu est amour ! » avais-je chuchoté, soulagée. M'as-tu entendue ?

Elle lève son verre et recommence le processus...

À ta santé, salopard de Dieu !
